LETTRE DU R. P. FOUQUET AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mission de Saint-Michel, le 20 décembre 1868.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Je profite de la visite du R. P. JOLIVET pour vous envoyer par lui une lettre aussi longue que j'aurai le temps de la faire. Nous sommes ici en dehors des communications et nous ne pouvons pas encore confier des lettres aux sauvages, aussi je profite avec empressement de l'heureuse occasion qui m'est offerte.

Pour contenter vos désirs et remplir la promesse que je vous ai faite, je vais tâcher de vous donner quelques détails sur nos sauvages, bons et mauvais, en vous racontant le voyage que j'ai entrepris pour me rendre de New-Westminster jusqu'ici.

C'est le 30 décembre 1867 que je quittai New-Westminster. J'avais eu le bonheur, assez rare à cette époque de l'année, de rencontrer un bon Seeshelt qui retournait à son camp et s'estimait très-heureux de pouvoir me donner passage à bord, ou plutôt au fond de son canot. Je le connaissais pour un brave homme et un bon chrétien; pourtant un peu d'ambition régnait au fond de son cœur : il voulait supplanter son neveu et devenir chef de sa tribu, en place de son frère qui venait de mourir. Sa situation était pour moi un avantage et une garantie de bons soins, car, m'étant muni d'une autorisation préalable, je lui avais promis de régler cette affaire, dont j'avais beaucoup entendu parler par les partisans des deux prétendants. Nous voyagions par une pluie battante et très-

froide. La nuit nous surprit sur les bancs de sable à l'embouchure de la rivière, et, comme la marée descendait, mon sauvage déploya toute son habileté, pendant que tout le monde ramait de son mieux, afin de ne pas se trouver pris au milieu de ce delta et d'y rester à sec, sans bois et sans feu pour y passer la nuit. Assurément ce n'eût pas été une nuit très-agréable pour des gens mouillés et grelottant de froid dès que nous cessions de ramer pour respirer un peu. Après plusieurs heures consacrées à chercher un endroit propre au débarquement et au campement, nous finîmes par trouver ce qu'il nous fallait. Ce ne fut pas sans peine que je pus descendre à terre et me frayer un passage au milieu des rochers et des troncs d'arbres qui couvraient le rivage. La pluie n'avait cessé de tomber depuis le matin, nous étions trempés jusqu'aux os ; néanmoins mes gens causaient entre eux avec un entrain qui montrait leur joie, pendant qu'ils préparaient notre modeste souper. Après le repas, ils récitèrent leur chapelet, suivant leur habitude, bien que j'aie souvent dit à mes chrétiens qu'ils peuvent l'omettre lorsqu'ils sont fatigués ; ils firent ensuite la prière du soir et nous ne tardâmes pas à dormir tous d'un profond sommeil.

Nous continuâmes notre route le lendemain et les jours suivants sans incident remarquable ; le premier jour de l'an, nous traversâmes un isthme qui nous séparait d'une petite baie au delà de laquelle était situé le village des Seeshelt. Deux canots nous attendaient à l'entrée de cette baie. Les jeunes gens venus au-devant de nous se mirent à chanter le cantique du canot en ramant en cadence, et les gens du village, qui, aux nombreux coups de fusil tirés par notre pilote, avaient soupçonné l'arrivée du Prêtre, ne tardèrent pas à sortir de leurs loges. Quand je débarquai, ils étaient tous rangés en ligne devant leurs demeu-

res pour toucher la main au Prêtre ; les hommes s'avancèrent d'abord, puis les femmes avec les enfants, même ceux qui étaient encore à la mamelle. Je leur dis que je ne les réunirais qu'après notre repas, et comme je ne savais dans quelle loge me rendre, afin de ne pas paraître favoriser plutôt l'un des prétendants que l'autre, je m'attardai un peu en causant avec un jeune homme et laissai mes sauvages porter eux-mêmes mes effets dans la loge qu'ils voulurent. Ils les déposèrent dans la loge du chef défunt où le prêtre avait l'habitude de demeurer. Après mon repas, la cloche appela tout le monde à la réunion. Je leur fis un petit sermon, après lequel je les avertis que je tenais à partir le lendemain matin, afin d'arriver au plus tôt à Saint-Michel, où il n'y avait pas de Prêtre, mais seulement un frère convers, et cela au milieu de mauvais sauvages. En conséquence, je leur dis que nous allions nous rendre tout de suite en procession pour bénir les tombes du chef et des autres chrétiens, morts depuis le dernier passage du Prêtre, et prier pour eux. Après cette cérémonie, je les renvoyai dans leurs loges, où j'allai les visiter les uns après les autres pour voir leurs malades, écouter leurs plaintes et dans tous les cas leur donner une marque d'intérêt. Mes visites terminées, on sonna la prière du soir qui fut suivie d'un sermon; l'affaire de l'élection du chef fut remise au lendemain matin, car j'avais encore à entendre un certain nombre de confessions.

Le lendemain, de bon matin, ce qui pendant l'hiver veut dire chez les sauvages un peu après six heures, la cloche appelait tout le monde à la prière, qui fut suivie d'une courte instruction et de l'élection du chef. Comme les sauvages ne pouvaient s'entendre pour faire tomber leur choix sur un seul, ils me dirent de choisir moi-même entre les deux prétendants. Je me souciais peu de le faire, j'envoyai mes gens prendre leur repas, en leur disant que

je les réunirais de nouveau avant mon départ. A la nouvelle réunion, je les exhortai à s'entendre entre eux ou à engager l'un des deux prétendants à se désister, et je fis le tour de l'assemblée, demandant à voix basse à chacun qui il choisissait pour chef. La plupart me répondirent qu'ils aimaient bien le fils et le frère du chef défunt : c'étaient les deux prétendants. Evidemment je n'étais pas plus avancé; je dis aux sauvages que j'allais partir sans nommer de chef et que je laisserais ce soin au Prêtre qui viendrait après moi.

Je me mettais en devoir de partir, quand la femme d'un des aspirants au titre de chef se mit à faire un grand discours à son mari et me pria d'attendre. C'était mon brave compagnon de voyage qui était harangué de la sorte ; il ne put résister aux remarques sensées de sa femme et se désista de ses prétentions en faveur de son neveu, qui dès lors fut élu à l'unanimité. J'adressai quelques mots au nouveau chef, puis tous les hommes, rangés en cercle autour de lui, levant la main, répétèrent à haute voix et ensemble les paroles que je prononçai le premier : « Nous prendrons le bon cœur et les bonnes paroles de notre chef, nos cœurs forts seront avec notre chef. » Le nouvel élu, levant la main vers le ciel, prononça aussi après moi la formule suivante : « Je marcherai le premier à la tête de mes gens dans le bon chemin, j'aurai le cœur fort pour veiller sur mes gens. » Je touchai ensuite la main du chef et tous les hommes en firent autant. Le prétendant qui s'était désisté demeurait *captain* ou second chef; je le complimentai d'avoir renoncé à ses droits et lui donnai une image. Je lui remis aussi pour Monseigneur un billet dans lequel je louais sa conduite dans cette circonstance, puis je le remerciai des attentions qu'il avait eues pour moi pendant notre voyage. Je fis un compliment plus grand encore à sa femme, à laquelle je donnai également

une image. Je pus dès lors partir ; après toute cette affaire si heureusement terminée, je n'avais pas à craindre que les partisans du prétendant non élu refusassent d'écouter et de suivre le chef nommé et formassent un parti séparé. Je dis au nouveau chef : « Maintenant tu es chef, tu dois accompagner le Prêtre. » Il ne se le fit pas dire deux fois, car il avait *le cœur content*. Huit ou neuf forts gaillards s'étaient chargés de me conduire au camp voisin ; nous partîmes après avoir touché la main à tout le monde, et tous me remercièrent de leur avoir donné un chef.

A quatre heures du soir, après une joyeuse traversée, malgré la neige et un froid intense, nous arrivâmes au second camp seeshelt, où on nous fit un aussi bon accueil que dans le premier. Nous commençâmes par aller en procession bénir les tombes des chrétiens morts et prier pour eux ; nous nous rendîmes ensuite à la chapelle pour y faire la prière du soir et réciter le chapelet. A cause du froid, je fis l'instruction dans ma loge, puis j'allai visiter chaque famille en particulier. Dans ce camp, je ne trouvai qu'un vieillard et une femme qui n'eussent pas encore été baptisés. Ce bon vieillard savait faire le signe de la croix, c'était la seule prière qu'il pût dire par cœur ; mais il assistait régulièrement à la prière commune quand il pouvait s'y rendre, et il avait entendu une ou deux instructions données par des Prêtres qui avaient passé dans ce camp. Je l'instruisis du mieux que je pus et je le baptisai. Quant à la femme, je jugeai à propos de différer encore, à cause des renseignements peu avantageux qui me furent donnés sur son compte. J'entendis aussi quelques confessions, et ce ne fut que vers minuit, comme la veille, que je pus prendre un peu de repos.

Le lendemain matin, le vent du nord soufflait avec trop de violence pour que je pusse songer à partir ; les jeunes gens, en montrant la mer, me disaient : « Tu vois, le chef

d'en haut te fait rester avec nous; nous l'avons emporté sur toi. » Je passai au milieu d'eux une journée fort agréable, car ils avaient le cœur content et je l'avais aussi. Vers quatre heures du soir, le vent s'étant calmé, nous partîmes afin de pouvoir arriver le samedi soir au village des Tetchassen, où nous arrivâmes en effet vers les huit heures du soir. Les Tetchassen, qui avaient entendu nos coups de fusil, envoyèrent quelques jeunes gens pour savoir qui nous étions. Ceux-ci vinrent bien à propos pour se charger du transport de nos effets. L'un d'eux, drapé dans sa couverture blanche, marchait devant nous pour nous montrer le chemin; dès qu'il fut à portée des loges, il se mit à crier à haute voix : « Le *Plètle!* le *Plètle* (le Prêtre)! » et aussitôt les sauvages se rangèrent en ligne pour me toucher la main. Comme je devais demeurer avec eux toute la journée du lendemain, qui était le dimanche, nous n'eûmes point de réunion ce soir-là. Ces Tetchassen, qui appartiennent à la tribu des Tlohos, sont moins avancés que les Seeshelt. La journée du dimanche fut employée à la visite des familles, au baptême des enfants et à l'audition des confessions, sans compter les prières, instructions et catéchismes. N'ayant pu emporter ma chapelle, je ne pus célébrer la sainte messe; ce fut pour moi une grande privation pendant tout ce voyage.

Le lundi matin, je partis pour le camp des Tlahyamen; comme toujours, nous commençâmes par le chant du cantique du canot, qui continua jusqu'au moment où une bourrasque de neige vint nous assaillir. Ce fut notre seule mésaventure ce jour-là. Arrivés à la baie des Tlahyamen, nous la trouvâmes toute couverte de glace et force nous fut de débarquer à l'entrée. Les sauvages, qui nous avaient aperçus, vinrent par le bois pour nous aider à porter nos effets. Ces pauvres gens étaient surpris de voir arriver le Prêtre par un temps pareil; l'un d'entre eux, nommé

Peter, ne se contenait pas de joie. « Tu vas entendre ma confession, me dit-il à plusieurs reprises ; il y a si loin pour aller jusqu'à New-Westminster. » Comme je voulais partir au plus tôt, j'indiquai tout de suite la réunion, et je fis comme partout ailleurs. J'aurais bien désiré partir le lendemain matin, mais Peter et les autres jeunes gens ne se pressaient pas; le chef lui-même paraissait avoir pris part au complot qu'ils avaient formé de me faire rester une journée de plus dans leur village. J'aurais été tenté de les gronder, mais réellement il faut avouer que ce n'était pas un jeu que de briser la glace de la baie, de fondre avec des chaudières d'eau bouillante celle qui se trouvait dans le grand canot du chef et de le traîner à travers la glace brisée pour lui frayer un passage ; quand je parlais de prendre un petit canot, les sauvages faisaient la sourde oreille. J'ai oublié de vous dire que je prenais un nouveau canot et un nouvel équipage dans chaque village où je m'arrêtais ; à cette saison de l'année et par un temps si rigoureux, c'était bien assez demander à des sauvages que de les faire aller d'un camp à un autre.

Le mercredi matin, je quittai le dernier village de la mission de Saint-Charles que je rencontrais sur ma route pour me rendre dans le premier de la mission de Saint-Michel. Le soir, nous dûmes camper sur le rivage et le lendemain de bonne heure nous arrivâmes au camp des Youkoulta, grâce à notre grand canot et à notre nombreux équipage qui put lutter avantageusement contre le vent et les vagues. Les Youkoulta nous reçurent bien et tous vinrent se ranger en ligne pour nous toucher la main ; malheureusement tous les hommes, à l'exception du chef, de ses frères et de quelques vieillards, étaient absents. J'indiquai une réunion, et avec le secours d'un Tlayamen qui connaissait leur langue, je fis une instruction et essayai de traduire quelques prières et quelques cantiques ;

j'y réussis tant bien que mal. Après la visite des familles, je touchai à une question qui commençait à me préoccuper, savoir : comment je pourrais me rendre à la mission de Saint-Michel. Je savais que tous les villages qui se trouvaient sur ma route étaient mauvais, à l'exception d'un seul qui valait un peu mieux; la dernière fois que le Prêtre était venu dans ces parages, il avait dû se sauver avec ses bons sauvages, de peur qu'il n'arrivât malheur, tout le village étant ivre ; et puis c'était là que le R. P. Durieu et son interprète avaient été dévalisés et laissés sans provisions et sans canot sur une île déserte, où ils auraient péri, si le Père n'avait su employer toute son habileté pour arrêter une barque qui passait au large et forcer les gens qui la montaient à le prendre à bord et à le conduire à Saint-Michel. Après un assez long pourparler des Tlayamen et des Youkoulta, le chef de ces derniers me fit savoir qu'il me conduirait à Saint-Michel. J'ai reconnu depuis que d'une pierre il fit deux coups ; devant les Tlayamen il eut le mérite de conduire le Prêtre et en même temps il portait aux Matelpas une ample provision de pommes de terre et ses gens qui allaient voir les danses.

Quoi qu'il en soit, le vendredi matin je me séparai des Tlayamen, qui s'en retournèrent chez eux pendant que je continuais ma route. Le soir, nous arrivâmes au camp des Koirrhas. Ces sauvages me reçurent assez bien et je pus encore faire chez eux ce que j'avais fait dans les autres camps jusqu'alors. J'administrai même quelques baptêmes; j'étais encore en pays de connaissance : le chef koirrha était venu autrefois avec quelques-uns de ses gens voir le Prêtre à New-Westminster. Il me sembla, à l'inspection des figures, qu'il y avait chez eux un certain nombre de braves gens; cependant je crus remarquer aussi de bien mauvaises mines. Cela venait peut-être de ce que je savais qu'ils avaient massacré ou fait enlever

des sauvages qui, huit ans auparavant, étaient venus me conduire à Victoria lorsque je revenais d'une visite dans le Nord. Le chef demanda à m'accompagner dans le canot du chef son voisin; je lui accordai volontiers sa requête, notre canot étant bien chargé et notre équipage peu nombreux pour le conduire. Nous voyageâmes toute la journée et toute la nuit jusqu'au dimanche matin, sans même nous arrêter pour faire du feu; je ne fus pas consulté et je laissai faire les sauvages; je les prévins cependant que je ne voulais pas voyager le dimanche. Nous nous arrêtâmes donc ce jour-là dans une baie où tout était couvert de neige; mais vers midi mes sauvages demandèrent à partir, afin d'arriver au plus tôt chez les Matelpas. Je crus devoir accéder à leur demande, et en moins d'une heure nous arrivâmes au camp.

Quelle différence entre ce qu'étaient ces sauvages en 1860 et ce qu'ils sont devenus en 1868! Les liqueurs fortes, l'abominable commerce de Victoria, avaient produit leurs fruits La croix que nous avions plantée, le R. P. Chirouse et moi, était encore debout; mais, hélas! c'était tout ce qui restait.

A la vue de la scène qui se passait dans le camp, mes sauvages s'arrêtèrent. Une troupe d'êtres horriblement barbouillés de rouge et de noir, ressemblant plutôt à des démons qu'à des hommes, couraient à travers le village en faisant un vacarme affreux; les sauvages se sauvaient de tous côtés pour se cacher. La troupe forcenée s'arrêta à la porte d'une loge en criant, en hurlant et frappant à la porte à coups redoublés.

Après une demi-heure d'attente, un sauvage vint nous dire d'aborder; je sortis du canot le premier; le chef youkoulta me suivit et ne me quitta qu'après m'avoir installé dans la loge de ses parents : il me parut surveiller avec autant de soin que moi mes effets et les siens. Un

sauvage noir, j'allais dire comme un démon, arriva avec ma malle. « Aide-moi à porter ta malle, me dit-il d'un ton moqueur.—Fais attention, ou plutôt prends garde, lui répondis-je d'un ton ferme ; porte ma malle, je ne veux pas que tu plaisantes avec moi, je suis un Prêtre. »

Quelques Youkoulta restèrent dans le canot pour surveiller le déchargement, d'autres accompagnèrent les Matelpas, tandis que le chef et moi entassions nos effets, pour tout mettre hors de portée des voleurs. Quand tout fut placé en sûreté, je m'approchai du feu pour me réchauffer un peu ; je n'avais pas encore quitté mon manteau, que la troupe des possédés entra dans notre loge. Les assistants se précipitèrent dans tous les coins et recoins de la loge pour se cacher et ne pas se voir enlever une bouchée de chair au bras par le sorcier ou ses *chiens ;* c'est, je crois, le nom qu'on leur donne. C'était une occasion favorable de montrer à ces sauvages que je n'avais peur ni d'eux ni de leurs *tamanoas*. Un de ces êtres horribles s'avança de mon côté, je lui fis signe de ne pas s'approcher et de nous laisser tranquilles ; à mon air ferme et sans gêne il comprit qu'il valait mieux pour lui aller faire ses gestes ailleurs. Les tamanoas et leurs chiens s'étant retirés, je dis aux Youkoulta de me préparer à manger; un instant après, toute la troupe des tamanoas rentra et ce fut une scène comme la première. Tout le temps qu'ils demeurèrent dans la loge, je parlai, pour le rassurer, à un jeune homme que j'abritais derrière mon manteau. Je parlais à haute voix, car je voulais que les tamanoas et leurs chiens comprissent ce que je disais, ceux du moins qui entendaient le *chinook*. Enfin ils nous laissèrent tranquilles et bientôt quelques chiens des tamanoas vinrent causer avec moi pendant que je prenais mon repas. Un des premiers fut le jeune homme qui avait porté ma malle ; je le remerciai du service qu'il m'avait

rendu, mais je lui fis en même temps une courte remontrance pour lui apprendre à respecter le Prêtre; depuis il est venu plusieurs fois à la mission lorsqu'il passait par là et j'ai su qu'il était très-zélé pour apprendre la prière.

Cinq ou six jeunes gens m'amenèrent bientôt un grand gaillard en me demandant si je le connaissais. Je fixai un moment son visage tout barbouillé de noir et de rouge, pendant que lui ne cessait de me demander d'un ton insolent des biscuits que j'avais près de moi. Je dis aux jeunes gens : « Je le connais bien »; puis continuant à manger, comme si je ne faisais pas attention à lui, je pris un biscuit pour moi et distribuai le reste à mes compagnons de voyage. « *Saplèl! saplèl!* » répéta-t-il d'un ton hautain et menaçant. Je le fixai de nouveau et lui dis : « Tu ne vois pas que tu me fais honte : je t'ai connu autrefois comme chef, maintenant tu n'as pas l'air d'un chef et tu ne parles pas comme un chef. Va laver ta figure et changer tes habits si étranges ; alors je te parlerai, je te traiterai comme un chef et j'aurai le cœur content. » Il ne me comprit pas, mais les jeunes gens qui savaient le chinook riaient de le voir ainsi pris; l'un d'eux lui expliqua ce que je venais de dire et là-dessus il s'en alla tout honteux. Le reste de l'après-midi notre feu fut entouré de sauvages; le chef revint après s'être lavé le visage et dans un costume convenable. Je le fis asseoir à côté de moi et lui parlai comme à une ancienne connaissance. Comme je savais que les sauvages avaient fait jeûner un des Pères qui avaient traversé ce camp, je lui dis que le lendemain matin j'irais déjeuner chez lui.

Dans la soirée, le vacarme des danseurs se fit entendre à l'extrémité du village; je vis une vieille sauvagesse noire comme du charbon faire un grand feu avec du bois de résine et y jeter des saumons secs, c'était un vrai feu d'enfer. Quelque temps après, une troupe de musiciens

sauvages, avec leurs tambourins et je ne sais quels autres instruments, entrèrent dans notre loge et vinrent se placer à une petite distance de notre feu. Les danseurs et danseuses arrivèrent ensuite en dansant; les uns se placèrent près des musiciens, les autres autour du feu; ces derniers avec leurs figures rougeâtres et noires ressemblaient à des démons. Quelques-uns étaient masqués et habillés, les uns en oiseaux, les autres en ours, en loups ou en chevreuils. Deux sauvages nus comme des vers entrèrent un peu plus tard en faisant d'horribles contorsions; dans la peau du dos on leur avait passé des cordes par lesquelles quatre de ces misérables les tiraient comme des bêtes furieuses. Je renonce à vous décrire la scène affreuse que j'avais sous les yeux et le vacarme épouvantable qui m'assourdissait. La fatigue commençait à me gagner; je demandai qu'on me conduisît dans une loge où je pourrais reposer un peu plus à mon aise. Celle dans laquelle je fus introduit était occupée par des malades; la mauvaise odeur qu'on y sentait ne m'empêcha pas de dormir profondément.

Le lendemain matin j'allai déjeuner avec le chef, et peu après quelques Matelpas remplaçant les Youkoulta restés pour les danses, je partis pour Saint-Michel avec les deux chefs youkoulta. Nous y arrivâmes le soir même, à la grande surprise du Fr. JOHN BURN et de M. Mac-Grath, marchand irlandais, qui lui tenait compagnie.

Veuillez me bénir, mon très-révérend et bien-aimé Pere, et me croire toujours votre très-obéissant fils en Notre-Seigneur et Marie immaculée.

FOUQUET, O. M. I.

Le R. P. LEJACQ, dans un voyage accompli pendant l'année dernière, a revu la plupart des lieux visités pré-